

PREMIERE PARTIE

L'ASSOMMOIR

1. RESUME DU ROMAN

Gervaise, une jeune femme de 22 ans, attend Claude Lantier avec qui elle vit et dont elle a deux enfants. Ils occupent depuis quinze jours, dans un hôtel bon marché situé entre un hôpital et des abattoirs, une chambre sale, mal meublée; pour avoir un peu d'argent, ils ont déposé au Mont-de-Piété presque tous les objets qu'ils possédaient. Lantier ne rentre qu'à huit heures du matin et Gervaise comprend qu'elle a une rivale mais essaie d'éviter une dispute avec lui. Elle va au lavoir où elle trouve la concierge d'une maison voisine et, tandis qu'elle lave son linge, elle voit arriver Virginie, la soeur de celle qu'elle soupçonne d'être sa rivale. Puis ses deux enfants arrivent et lui annoncent que leur père est parti avec toutes ses affaires. Comme Virginie la regarde d'un air moqueur, elle comprend que celle-ci n'est venue au lavoir que pour voir ses réactions. Une dispute qui devient de plus en plus violente et finit par être une véritable bataille à coups de seaux d'abord puis à coups de battoirs. Enfin Virginie, vaincue, s'enfuit et Gervaise rentre dans sa chambre avec ses deux enfants, désespérée.

Peu après, Coupeau, un ouvrier zingueur, tombe amoureux d'elle. Mais elle est encore sous le coup du départ de Lantier; elle a réussi à trouver du travail, ses deux enfants vont à l'école, elle n'a pas envie de

recommencer. Coupeau insiste et une conversation entre eux à ce sujet a lieu dans un débit de boisson surnommé l'Assommoir. C'est la première fois que Gervaise y entre et elle regarde avec étonnement la salle, les clients et aussi l'énorme alambic qui fonctionne au fond. Enfin, elle se laisse convaincre: Coupeau est un honnête ouvrier, il n'est pas buveur, ni violent. Il présente alors Gervaise à sa soeur et au mari de celle-ci, les Lorilleux; ils habitent en haut d'un énorme immeuble qui ressemble à une caserne sale; les Lorilleux accueillent Gervaise assez froidement. La date du mariage est fixée. Coupeau qui veut faire bien les choses décide qu'il y aura une noce malgré Gervaise qui n'y tient pas. Donc, après la cérémonie à la mairie puis à l'église, les invités, une douzaine de personnes, se retrouvent dans un café-restaurant du boulevard de la Chapelle; puis le temps étant mauvais, ils décident d'aller visiter le Louvre pour occuper leur après-midi. De là ils vont place Vendôme, montent en haut de la colonne pour admirer le panorama de Paris et enfin se retrouvent à leur café-restaurant où le dîner a été commandé. Mais vers la fin de la soirée, comme chacun a beaucoup bu, une dispute s'élève, en particulier entre Madame Lorilleux et Gervaise.

Puis les Coupeau s'installent. Ayant réussi, grâce à leur travail, à avoir quelques économies, ils quittent l'hôtel et achètent des meubles pour leur petit appartement. Gervaise continue son métier de repasseuse, Coupeau celui

de zingueur. Ils vivent tranquillement et voient peu de monde; ils fréquentent seulement un peu leurs voisins de palier, Madame Goujet et son fils, un forgeron; ce sont des gens calmes, propres et honnêtes. Puis Gervaise a une fille qu'ils appellent Anna et que l'on surnomme Nana.

Peu à peu grandit dans l'esprit de Gervaise une ambition: celle de louer une boutique et de s'établir à son compte comme repasseuse; son mari finit par être d'accord. Il y a maintenant près de quatre ans qu'ils sont mariés et ils ont un peu d'argent à la caisse d'épargne. Malheureusement Coupeau tombe du toit où il travaille, se casse une jambe et doit rester plusieurs mois sans pouvoir travailler. Pendant sa longue convalescence, son caractère change, il s'aigrit. Il prend l'habitude de ne plus travailler; quand il peut marcher un peu de nouveau, il accompagne ses camarades de chantier au cabaret; il se met à boire et il lui arrive de rentrer un peu ivre à la maison. Il n'y a bientôt plus d'économies car Gervaise est seule à travailler maintenant. Mais un jour son voisin le forgeron, secrètement amoureux d'elle, lui prête l'argent nécessaire pour louer la boutique où Gervaise rêve de s'installer. Elle s'installe donc dans cette boutique du grand immeuble où habitent les Lorilleux et dont elle connaît déjà plusieurs locataires. Gervaise se fait connaître peu à peu par la qualité de son travail et on lui apporte de plus en plus de linge à repasser; elle doit prendre des ouvrières. Malheureusement, son mari, Coupeau, ne travaille toujours

pas et rentre souvent ivre à la maison. Etienne, le second fils de Gervaise, a maintenant douze ans et commence à travailler à la forge avec Goujet; mais Nana sa fille, âgée de six ans, l'inquiète car elle semble avoir de mauvais instincts. Quelques années passent ainsi sans autres incidents que des disputes sans conséquences avec des voisins ou avec le concierge.

Cependant, malgré tout son travail, Gervaise a des difficultés d'argent et ne peut pas rembourser Goujet; celui-ci, d'ailleurs, ne réclame rien et est heureux de la rencontrer quand elle vient à la forge sous prétexte de voir son fils, Etienne. Un jour elle rencontre Virginie avec qui elle s'était battue dans le lavoir et qui, mariée maintenant, est revenue habiter dans le quartier. Les deux femmes oublient le passé et redeviennent amies. Mais Gervaise a, par Virginie, des nouvelles de Lantier; elle redoute de le revoir. Quant à Coupeau, il est devenu tout à fait alcoolique; jusque là il s'enivrait au vin mais maintenant il est devenu un client de l'Assommoir et se met à l'eau-de-vie.

Gervaise alors, par un curieux calcul, dépense son argent en invitations; de toute façon, pense-t-elle, Coupeau le boira. Il vaut mieux le manger. Elle invite donc pour sa fête une douzaine de personnes; tout le monde mange et boit beaucoup, on chante à tour de rôle. Tout à coup, quelqu'un aperçoit Lantier sur le trottoir d'en face. Coupeau sort; tout le monde croit que les deux hommes vont

se battre mais, après une petite dispute, Coupeau revient avec Lantier et l'invite à table à l'étonnement et à la crainte de Gervaise qui n'ose pas le regarder.

Et peu à peu Lantier devient un habitué de la maison. Nul ne sait ce qu'il fait ni même où il habite. Mais quand il vient, il entraîne Coupeau et tous deux vont boire, manger ou se promener. Le résultat est que Coupeau qui travaillait encore un peu de temps en temps ne travaille plus du tout. Un jour Coupeau invite Lantier à venir s'installer avec eux et il vient partager leur appartement; il est d'ailleurs toujours correct. Mais un soir alors que Coupeau est étendu ivre mort en travers de la chambre, Gervaise qui ne peut même plus atteindre son lit, cède à Lantier et redevient sa maîtresse.

007021 Mais les affaires vont de plus en plus mal. Gervaise qui jusque là faisait encore des efforts dans son travail se laisse maintenant aller et perd peu à peu tous ses clients. Pour vivre, avec Coupeau et Lantier qui ne travaillent pas, elle doit aller porter petit à petit presque tout ce qu'elle a au Mont-de-Piété. Puis la mère de Coupeau, qui vivait aussi chez eux, meurt. Gervaise se fait critiquer par tout le quartier parce qu'elle lui fait faire un enterrement avec un beau corbillard. Mais menacée de l'expulsion, elle doit céder sa boutique. Lantier qui avait intrigué depuis quelque temps y installe Virginie et son mari, un agent de police. Ils feront de la boutique un confiserie et Lantier y gardera sa chambre.

Les Coupeau habitent maintenant au sixième étage de la grande maison où se trouvait leur boutique; ils ont une chambre et une petite pièce dans laquelle ils s'installent Nana qui a près de 13 ans. Gervaise redevient ouvrière repasseuse. Nana va aller travailler chez une fleuriste. Un jour Coupeau tombe malade et on doit le transporter à l'Hôpital Lariboisière et de là à Sainte-Anne qui est un hôpital psychiatrique; la boisson commence à faire son effet. Mais il guérit assez vite et la vie infernale reprend dans leur chambre où ils se disputent toute la journée et mangent quand ils peuvent. Quelque temps plus tard, Gervaise qui attend son mari pour aller dîner avec lui le trouve déjà ivre à l'Assommoir; alors elle ne peut faire autrement, elle se laisse aller et commence à boire avec son mari et ses camarades, ce qu'elle n'avait jamais fait.

Puis un jour, Nana qui a près de 16 ans disparaît, elle a fait une fugue. Cela touche beaucoup Gervaise, rien ne la retient lentement et elle prend, elle aussi, l'habitude de boire. Puis elle retrouve sa fille et la ramène de force à la maison. Mais cela ne dit pas, Nana repart peu de temps après, puis revient, puis disparaît définitivement. Quant à Coupeau, il doit de temps en temps être transporté à Sainte-Anne; son état empire régulièrement. Pendant ce temps Gervaise qui ne travaille plus, qui a vendu presque tout ce qu'elle pouvait vendre n'a même plus de quoi s'acheter à manger. Un soir, n'ayant pas mangé depuis près

de deux jours, elle en arrive à essayer, en vain, de se prostituer pour avoir un peu d'argent pour manger.

Mais Coupeau est à nouveau à Sainte-Anne. Gervaise va le voir et assiste à cette scène extraordinaire: son mari, enfermé dans une pièce aux murs capitonnés, saute, crie, danse, se précipite contre les murs, ne reconnaissant même pas sa femme, dans une crise d'alcoolisme. Cette crise va durer plusieurs jours et Coupeau meurt sans avoir repris ses sens. Quant à Gervaise, elle mourra quelques mois plus tard, de misère.

2. LE CADRE DU ROMAN

Toute l'action de ce roman se passe dans un quartier de Paris à la limite nord de la ville. C'est près de la barrière Barbès et les noms de rue ou avenue qui reviennent le plus souvent sont le boulevard de la Chapelle où se trouve l'hôtel dans lequel Gervaise habite au début du roman et où se trouve aussi le restaurant où a lieu la noce lors de son mariage avec Coupeau. Il y a aussi la rue des Poissonniers où se trouve l'Assommoir, puis la rue de la Goutte d'Or où se trouve la grande maison dans laquelle elle a sa boutique, d'abord, puis où elle finira par habiter au sixième étage et où elle mourra sous un escalier.

Tels sont les lieux qui reviennent le plus souvent. C'est donc un horizon très limité et Gervaise comme les autres habitants de ce quartier ne semble pas en sortir. Les seules scènes qui se passent en dehors de ce quartier sont la promenade au Louvre qu'ils font un après-midi à

l'occasion du mariage et l'hôpital Sainte-Anne, au sud de Paris, où elle va voir Coupeau lorsqu'il est malade et où il meurt. Cependant, à un certain moment, Gervaise et son mari sortent le dimanche avec les Goujet et vont dans la proche banlieue, à Saint-Ouen ou à Vincennes. Ce quartier où elle passe presque tout son temps est un quartier pauvre où ne se trouvent aucun monument ni aucune demeure remarquable.

Le lieu principal dans ce roman est la grande maison de la rue de la Goutte d'Or. Zola, pour nous en faire sentir la tristesse et la pauvreté la décrit plusieurs fois à des points de vue différents.

Sur la rue, la maison avait cinq étages, alignant chacun à la file quinze fenêtres, dont les persiennes noires, aux lames cassées, donnaient un air de ruine à et immense pan de muraille. En bas, quatre boutiques occupaient le rez-de-chaussée: à droite de la porte, une vaste salle de gargote graisseuse; à gauche, un charbonnier, un mercier et une marchande de parapluies. La maison paraissait d'autant plus colossale qu'elle s'élevait entre deux petites constructions basses, chétives, collées contre elle; et, carrée, pareille à un bloc de mortier gâché grossièrement, se pourrissant et s'émiettant sous la pluie, elle profilait sur le ciel clair, au-dessus des toits voisins, son énorme cube brut, ses flancs non crépis, couleur de boue, d'une nudité interminable de murs de prison, où des rangées de pierres d'attente semblaient des mâchoires caduques, baillant dans le vide. Mais Gervaise regardait surtout la porte, une immense porte ronde, s'élevant jusqu'au deuxième étage, creusant un porche profond, à l'autre bout duquel on voyait le coup de jour blafard d'une grande cour. Au milieu de ce porche, pavé comme la rue, un ruisseau coulait, roulant une eau rose très tendre.

... À l'intérieur, les façades avaient six étages, quatre façades régulières enfermant le vaste carré de la cour. C'étaient des murailles grises, mangées d'une lèpre jaune, rayées de bavures par l'égouttement des toits, qui montaient toutes plates du pavé aux ardoises, sans une moulure; seuls les tuyaux de descente

se coudaient aux étages, où les caisses béantes des plombs mettaient la tache de leur fonte rouillée. Les fenêtres sans persienne montraient des vitres nues, d'un vert glauque d'eau trouble. Certaines, ouvertes, laissaient pendre des matelas à carreaux bleus, qui prenaient l'air; devant d'autres, sur des cordes tendues, des linges séchaient, toute la lessive d'un ménage, les chemises de l'homme, les camisoles de la femme, les culottes des gamins; il y en avait une, au troisième, où s'étalait une couche d'enfant, emplâtrée d'ordure. Du haut en bas, les logements trop petits crevaient au-dehors, lâchaient des bouts de leur misère par toutes les fentes. En bas, desservant chaque façade, une porte haute et étroite, sans boiserie, taillée sans le nu du plâtre, creusait un vestibule lézardé, au fond duquel tournaient les marches boueuses d'un escalier à rampe de fer; et l'on comptait ainsi quatre escaliers, indiqués par les quatre premières lettres de l'alphabet, peintes sur le mur. Les rez-de-chaussée étaient aménagés en immenses ateliers, fermés par des vitrages noirs de poussière: la forge d'un serrurier y flambait; on entendait plus loin des coups de rabot d'un menuisier; tandis que, près de la loge, un laboratoire de teinturier lâchait à gros bouillons ce ruisseau d'un rose tendre coulant sous le porche. Salie de flaques d'eau teintée, de copeaux, d'ascabilles de charbon, plantée d'herbe sur ses bords; entre ses pavés disjoints, la cour s'éclairait d'une clarté crue, comme coupés en deux par la ligne où le soleil s'arrêtait. Du côté de l'ombre, autour de la fontaine dont le robinet entretenait là une continuelle humidité, trois petites poules piquaient le sol, cherchaient des vers de terre, les pattes crottées. Et Gervaise lentement promenait son regard, l'abaissait du sixième étage au pavé, remontait, surprise de cette énormité, se sentant au milieu d'un organe vivant; au coeur même d'une ville, intéressée par la maison, comme si elle avait eu devant elle une personne géante, 10

A ce moment-là Gervaise habite encore à l'hôtel Boncoeur et cette maison lui semble tout de même agréable.

¹⁰ Emile Zola, L'Assommoir

(Paris : Le Livre de Poche, 1967), pp. 53-54.

Cependant, cette maison ne lui semble pas triste puisque nous apprenons un peu plus loin que "elle revint, attirée, regardant encore. La maison ne lui semblait pas laide." Et déjà, elle rêve d'y habiter.

"Si Gervaise avait demeuré là elle aurait voulu un logement au fond, du côté du soleil. Elle avait fait cinq ou six pas, elle respirait cette odeur de poussière ancienne, de saleté rance; mais, comme l'âcreté des eaux de teinture dominait, elle trouvait que ça sentait beaucoup moins mauvais qu'à l'hôtel Boncoeur. Et elle choisissait déjà sa fenêtre, une fenêtre dans l'encoignure de gauche, où il y avait une petite caisse, plantée de haricots d'Espagne, dont les tiges minces commençaient à s'enrouler autour d'un berceau de ficelles." 11

Et quand, treize ans plus tard, Gervaise ruinée, doit quitter sa boutique et emménager au sixième étage, elle regarde la grande maison différemment de la première fois où elle l'a vue.

"Un jour, se penchant, elle eut une drôle de sensation, crut se voir en personne là-bas, sous le porche, près de la loge du concierge, le nez en l'air examinant la maison pour la première fois; et ce saut de treize ans en arrière lui donna un élanement au cœur. La cour n'avait pas changé, les façades nues à peine plus noires et plus lépreuses; une puanteur montait des plombs rongés de rouille; aux cordes des croisées, séchaient des linges, des couches d'enfant emplâtrées d'ordure; en bas, le pavé défoncé restait sali des escarbilles de charbon du serrurier et des copeaux de menuisier; même, dans le coin humide de la fontaine, une mare coulée de la teinturerie avait une belle teinte bleu, d'un bleu aussi tendre que le bleu de jadis. Mais elle, à cette heure, se sentait joliment changée et décatie. Elle n'était plus en bas, d'abord, la figure vers le ciel, contente et courageuse, ambitionnant un bel appartement. Elle était sous les toits, dans le coin des pouilleux, dans le trou le plus sale, à l'endroit où l'on ne recevait jamais la visite d'un rayon. 12

11 Ibid., p. 55.

12 Ibid., p. 354.

Un autre lieu important puis qu'il donne son titre au roman est L'Assommoir. Zola s'en explique dans son article qu'il a écrit pour un journal russe de Saint-Petersbourg en mai 1876.

"Et d'abord, il faut expliquer le titre, un mot d'argot des faubourgs parisiens. Le peuple appelle assommoirs des débits de liqueurs, où l'alcool est fabriqué sur place. Les liquoristes fabricants peuvent livrer l'eau-de-vie à meilleur compte; en outre, cette eau-de-vie est naturellement très forte et "assomme" rapidement la pratique. Mais j'ai étendu la signification du mot à tout le milieu ouvrier, aux conditions d'ignorance, de vice et de misère, qui dans nos quartiers populeux, transforment peu à peu les travailleurs en un troupeau d'ivrognes déguenillés. Voilà la bête humaine assommée, conduite à notre abattoir social, par la faute des autres et par sa propre faute." 13

Voici comment il décrit celui du Père Colombe dont Gervaise finit, par désespoir, par être une habituée.

"Mais la curiosité de la maison était, au fond, de l'autre côté d'une barrière de chêne, dans une cour vitrée, l'appareil à distiller que les consommateurs voyaient fonctionner, des alambics aux longs cols, de serpentins descendant sous terre, une cuisine du diable devant laquelle venaient rêver les ouvriers sôulards. 14

Elle (Gervaise) eut la curiosité d'aller regarder, au fond, derrière la barrière de chêne, le grand alambic de cuivra rouge, qui fonctionnait sous le vitrage clair de la petite cour; et le zingueur, qui l'avait suivie, lui expliqua comment ça marchait, indiquant du doigt les différentes pièces de l'appareil, montrant l'énorme cornue tombait un filet limpide d'alcool. L'alambic, avec ces récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre; pas une fumée ne s'échappait; à peine entendait-on un souffle

¹³ Henri Mitterand, Zola Journaliste (Paris : Armand Colin, 1962), p. 190.

¹⁴ Zola : L'Assommoir, p. 41.

intérieur, un ronflement souterrain; c'était comme une besogne de nuit faite en plein jour, par un travailleur morne, puissant et muet." 15

3. LES EPOQUES

On ne trouve dans ce roman qu'une petite phrase permettant de préciser une date. Nous apprenons dans le chapitre 4 que Goujet avait eu l'occasion d'éviter à Coupeau de se faire arrêter et peut être de se faire tuer: " C'était au 2 décembre " 16 Nous sommes donc en 1851 au moment où Louis-Napoléon Bonaparte fait son coup d'état. Mais nous avons un autre moyen de dater les événements de ce roman; c'est par l'arbre généalogique des Rougon-Macquart que Zola a publié en tête de " Une Page d'Amour ". Nous y trouvons ceci "Gervaise Macquart née en 1828..... épouse en 1852 un ouvrier Coupeau.... meurt de misère et d'excès alcoolique en 1869 ". Ensuite son premier fils " Claude Lantier né en 1842 " puis son second fils " Etienne Lantier né en 1846 " et enfin sa fille " Anna Coupeau née en 1852 " 17 Quand le roman commence Gervaise a 22 ans, nous sommes donc en 1850; il se termine avec la mort de Gervaise en 1869; entre la première et la dernière page du roman, il se passe donc une vingtaine d'années.

15 Ibid., p. 50.

16 Ibid., p. 124.

17 Bernard, Zola par Lui-Même, p. 39.

Mais quand on lit le roman, on n'a pas l'impression du temps qui passe et les indications sur l'âge des personnages sont rares et ne frappent pas. Dans une lettre à Zola pour le féliciter de ce roman, Mallarmé écrivait :

" C'est quelque chose d'absolument nouveau dont vous avez doté la littérature, que ces pages si tranquilles qui se tournent comme tous les jours d'une vie " 18

Il faut remarquer que, à part l'allusion au coup d'état du 2 décembre, aucun des autres événements historiques du temps n'est signalé: ni les plébiscites ni la guerre d'Italie. Nous apprenons cependant qu'un malheureux vieillard vient d'avoir ses deux fils tués pendant la guerre de Crimée et qu'il est maintenant seul et réduit à la misère. De plus, de temps en temps, Lantier se moque de Poisson, l'agent de police, en lui parlant de Badinguet; c'est le surnom que l'on donnait, par moquerie, à Napoléon III. L'action se passe donc bien durant le Second Empire.

4. LES EPISODES MARQUANTS

Ce ne sont pas les descriptions qui sont ce qu'il y a de plus important dans ce roman. Parmi " ces pages si tranquilles " dont parle Mallarmé, il y a un certain nombre de scènes sur lesquelles Zola semble insister en leur donnant une importance plus grande qu'à d'autres.

¹⁸ Cité dans Jacques Dubois : " L'Assommoir ", Le Français dans le Monde, No 46, janvier-février 1967.

C'est dès le premier chapitre la bataille dans le lavoir entre Gervaise et Virginie; dans le livre elle s'étend sur près de 8 pages. De ces pages où le dialogue se mêle au récit, voici un passage caractéristique:

" Elles finirent par emplir les seaux aux robinets. Et, en attendant qu'ils fussent pleins, elles continuaient leurs ordures. Les premiers seaux, mal lancés, les touchaient à peine. Mais elles se faisaient la main. Ce fut Virginie qui, la première, en reçut un en pleine figure; l'eau, entrant par son cou, coula dans son dos et dans sa gorge, pissa par-dessous sa robe. Elle était encore tout étourdie, quand un second la prit de biais, lui donna une forte claque contre l'oreille gauche en trempant son chignon, qui se déroula comme une ficelle. Gervaise fut d'abord atteinte aux jambes; un seau lui emplit ses souliers, rejaillit jusqu'à ses cuisses; deux autres l'inondèrent aux hanches. Bientôt, d'ailleurs, il ne fut plus possible de juger les coups. Elles étaient l'une et l'autre ruisselantes de la tête aux pieds, les corsages plaqués aux épaules, les jupes collant sur les reins, maigriés, raidies, grelottantes, s'égouttant de tous les côtés, ainsi que des parapluies pendant une averse ". 19

La noce donne à Zola l'occasion de peindre une scène comique. Tous ces gens qui ne sont jamais sortis de leur quartier et qui n'ont jamais vu une oeuvre d'art, ne comprennent rien à ce qu'ils voient au Louvre.

Ils y sont allés à pied, formant à travers les rues un cortège ridicule qui attire les plaisanteries des passants. Enfin les voici au Louvre.

Puis, la noce se lança dans la longue galerie où sont les écoles italiennes et flamandes. Encore des tableaux, toujours des tableaux, des saints, des hommes et des femmes avec des figures qu'on ne comprenait pas,

des paysages tout noirs, des bêtes devenues jaunes, une débandade de gens et de choses dont le violent tapage de couleurs commençait à leur causer un gros mal de tête. M. Madinier ne parlait plus, menait lentement le cortège, qui le suivait en ordre, tous les cous tordus et les yeux en l'air. Des siècles d'art passaient devant leur ignorance ahurie, la sécheresse fine des primitifs, les splendeurs des Vénitiens, la vie grasse et belle de lumière des Hollandais. Mais ce qui les intéressait le plus, c'étaient encore les copistes, avec leurs chevalets installés parmi le monde, peignant sans gêne; une vieille dame, montée sur une grande échelle, promenant un pinceau à badigeon dans le ciel tendre d'une immense toile, les frappa d'une façon particulière. Peu à peu, pourtant, le bruit avait du se répandre qu'une noce visitait le Louvre; des peintres accouraient, la bouche fendue d'un rire; des curieux s'asseyaient à l'avance sur des banquettes, pour assister commodément au défilé; tandis que les gardiens les lèvres pincées, retenaient des mots d'esprit. Et la noce, déjà lasse, perdant de son respect, traînait ses souliers à clous, tapait ses talons sur les paraquets sonores, avec le piétinement d'un troupeau débandé, lâché au milieu de la propreté nue et recueillie des salles. 20

Un autre épisode de gros comique est la réception que Gervaise offre un jour pour sa fête. Elle a voulu faire bien les choses et faire que les invités en gardent longtemps le souvenir. Elle a voulu surtout rendre jaloux les Lorilleux qui, eux, n'invitent jamais et se cachent pour bien manger. Il y a donc beaucoup de plats, beaucoup de bouteilles de vin et cela se terminera dans le plus grand désordre. Voici le passage dans lequel Zola nous montre l'arrivée sur la table du plat de résistance, une oie.

²⁰ Ibid., p. 90.

Quand l'oie fut sur la table, énorme, dorée, ruisselante de jus on ne l'attaqua pas tout de suite. C'était un étonnement, une surprise respectueuse, qui avait coupé la voix à la société. On se la montrait avec des clignements d'yeux et des hochements de menton. Sacré matin ! quelle dame ! quelles cuisses et quel ventre !

"Elle ne s'est pas engraisnée à lécher les murs, celle-là !" dit Boche.

Alors, on entra dans des détails sur la bête. Gervaise précisa des faits : la bête était la belle pièce qu'elle eût trouvée chez le marchand de volailles du faubourg Poissonnière ; elle pesait douze livres et demie à la balance du charbonnier ; on avait brûlé un boisseau de charbon pour la faire cuire, et elle venait de rendre trois bols de graisse. Virginie l'interrompit pour se vanter d'avoir vu la bête crue : on l'aurait mangée comme ça, disait-elle, tant la peau était fine et blanche, une peau de blonde, quoi ! Tous les hommes riaient avec une gueularde polissonne, qui leur gonflait les lèvres. Cependant, Lorilleux et Mme Lorilleux pinçaient le nez, suffoqués de voir une oie pareille sur la table de la Banban.

"Eh bien ! voyons, on ne va pas la manger entière, finit par dire la blanchisseuse. Qui est-ce qui coupe?..... Non, non, pas moi ! C'est trop gros, ça me fait peur."

Coupeau s'offrait. Mon Dieu ! c'était bien simple : on empoignait les membres, on tirait dessus ; les morceaux restaient bons tout de même. Mais on se récria, on reprit de force le couteau de cuisine au zingueur ; quand il découpait, il faisait un vrai cimetière dans le plat. Pendant, un moment, on chercha un homme de bonne volonté. Enfin, Mme Lerat dit d'une voix aimable :

"Écoutez, c'est à M. Poisson..... certainement, à M. Poisson....."

Et, comme la société semblait ne pas comprendre, elle ajouta avec une intention plus flatteuse encore :

"Bien sûr, c'est à M. Poisson, qui a l'usage des armes."

Et elle passa au sergent de ville le couteau de cuisine qu'elle tenait à la main. Toute la table eut

un rire d'aise et d'approbation. 21

On peut dire que le dernier chapitre du roman, en entier, se rapporte à Coupeau. Lorsque celui-ci est mort, Zola termine son roman en deux pages qui nous peignent la fin de Gervaise. Coupeau est alors à l'hôpital Saint-Anne dans sa crise d'alcoolisme qui va durer quatre jours et qui va le conduire à la mort. Il est veillé par un interne qui fait sa thèse sur l'alcoolisme et des médecins viennent de temps en temps assister à ce spectacle. Gervaise y vient chaque jour à la fois curieuse et effrayée de voir son mari dans cet état, sautant, criant et dansant devant elle sans la reconnaître. Cela l'impressionne tellement que, encore toute pâle, elle ne peut s'empêcher de raconter la scène aux concierges en rentrant chez elle. Voici le passage dans lequel Zola nous peint Gervaise imitant Coupeau dans sa crise.

Le soir, toute la maison de la Goutte-d'Or causait de l'étrange maladie du père Coupeau.....

Puis, comme on ne comprenait pas bien, Gervaise repoussa le monde; cria pour avoir de la place; et au milieu de la loge, tandis que les autres regardaient, elle fit Coupeau, braillant, sautant, se démanchant avec des grimaces abominables: Oui, parole d'honneur! c'était tout à fait ça! Alors, les autres s'épatèrent: pas possible! un homme n'aurait pas duré trois heures à un commerce pareil. Eh bien, elle le jurait sur ce qu'elle avait de plus sacré; Coupeau durait depuis la veille, trente-six heures déjà. On pouvait aller y voir, d'ailleurs, si on ne la croyait pas. 22

21 Ibid., pp. 241-242.

22 Ibid., p. 481.

Le lendemain, de retour chez le concierge et priée de recommencer pour des voisins qui ne l'avaient pas vue, elle ne réussit pas d'abord; puis, alors que tout le monde parle d'autre chose, elle s'efforce toute seule de refaire cette scène.

La concierge criait au monde de se ranger, les gens débarrassaient le milieu de la loge, en se poussant du coude avec un frémissement de curiosité. Cependant, Gervaise baissait la tête. Vrai, elle craignait de se rendre malade. Pourtant, désirant prouver que ce n'était pas histoire de se faire prier, elle commença deux ou trois petits gouts; mais elle devint toute chose, elle se rejeta en arrière, parole d'honneur, elle ne pouvait pas. Un murmure de désappointement courut: c'était dommage, elle imitait ça à la perfection. Enfin, si elle ne pouvait pas!...

Mais on se tut brusquement, en apercevant Gervaise qu'on ne regardait plus et qui s'essayait toute seule au fond de la loge, tremblant des pieds et des mains, faisant Coupeau. Bravo! C'était ça, on en demandait pas davantage. Elle resta hébétée, ayant l'air de sortir d'un rêve. Puis, elle fila raide. Bien le bonsoir, la compagnie! elle montait pour tâcher de dormir. 23

²³ Ibid., pp. 487-488.

5. LES PERSONNAGES

Dans L'Assommoir, Zola met en scène tout le peuple d'un quartier de Paris. Il nous montre les ouvriers venant de la banlieue à l'aube et passant la barrière et se dirigeant en foule serrée, comme un troupeau vers Paris où ils travaillent. Mais tout cela est une foule anonyme. Il y a aussi quelques ouvriers que l'on ne connaît que par leurs surnoms: Mes Bottes, Bibi-la Grullade, Bec-Salé. Puis il y a un certain nombre de personnes que l'on connaît par leurs noms et qui sont plus directement en rapport avec Gervaise et son mari. Ce sont: les Lorilleux, avarés, égoïstes, envieux, qui travaillent l'or; Goujet, un ouvrier idéaliste; les Boche, concierges de la grande maison; Virginie et son mari, l'agent de police. Mais évidemment les trois personnages importants pour notre étude sont Gervaise, Coupeau, Lantier. C'est d'eux seuls que nous parlerons. Nous parlerons de leurs enfants à propos des romans où ils deviennent les personnages principaux.

GERVAISE

Dans le premier livre des Rougon-Macquart : " La Fortune des Rougon ", on a déjà connu l'origine de Gervaise.

Les Macquart eurent trois enfants : deux filles et un garçon...

La seconde fille, Gervaise, née l'année suivante était bancale de naissance. Conçue dans l'ivresse, sans doute pendant une de ces nuits honteuses où les époux s'assommaient elle avait la cuisse droite déviée et amaigrie, étrange reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eu à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse. Gervaise resta chétive, et Fine, la voyant toute pâle et toute faible, la mit au régime de l'anisette, sous prétexte qu'elle avait

besoin de prendre des forces. La pauvre créature se dessécha davantage. C'était une grande fille fluette, dont les robes, toujours trop larges, flottaient comme vides. Sur son corps émacié et contrefait, elle avait une délicieuse tête de poupée, une petite face rond et blême d'une exquise délicatesse. Son infirmité était presque une grâce; sa taille fléchissait doucement à chaque pas, dans une sorte de balancement cadencé. ²⁴

Dans ce roman, nous suivons la vie de Gervaise depuis l'âge de vingt-deux ans jusqu'à sa mort, à 41 ans. Zola ne nous en fait pas un portrait pour nous la présenter, mais dans le premier chapitre, il nous donne de place en place des indications qui nous permettent de nous la représenter.

Physiquement, elle est " grande, un peu mince, avec des traits fins " ²⁵ " avec un joli visage de blonde. " ²⁶ Elle boite légèrement de la jambe droite, mais on ne s'en aperçoit que lorsqu'elle est fatiguée; c'est à cause de cela que Madame Lorilleux, sa belle-soeur, qui ne l'aime pas, la surnomme Banban. Mais peu à peu elle engraisse, ses traits fins s'empâtent. De son passé, nous savons qu'elle a eu un enfant, Claude, de Lantier lorsqu'elle avait 14 ans, C'est que la vie dans sa famille n'était pas gaie; son père battait sa mère et c'est peut-être à cause de cela qu'elle boitait.

²⁴ Emile Zola, La fortune des Rougon (Paris : Le Livre De Poche), pp. 172-173.

²⁵ Zola, L'Assommoir, p. 16.

²⁶ Ibid., p. 43.

Cette fois, celle-ci lui avait raconté les nuits où le père, rentrant soûl, se montrait d'une galanterie si brutale, qu'il lui cassait les membres; et sûrement, elle avait poussé une de ces nuits-là, avec sa jambe en retard. 27

Cela se passait à Plassans nom que Zola donne à Aix-en-Provence. Lorsqu'elle eut 18 ans, elle eut de Lantier un deuxième enfant et, comme elle était maltraitée à la maison par son père, elle partit avec son amant qui venait à Paris pour y travailler comme chapelier. Lorsque le roman commence, il y a environ un an qu'elle a quitté Plassans avec Lantier et qu'elle se trouve à Paris.

Gervaise n'est pas alcoolique bien qu'elle ait été élevée dans un milieu alcoolique car son père rentrait à la maison souvent ivre. Les exemples qu'elle a eus sous les yeux l'ont dégoutée de l'alcool. Elle ne demande pas grand-chose à la vie; plusieurs fois dans le livre reviennent ces phrases dans lesquelles elle exprime tout ce qu'elle désire.

Mon Dieu! je ne suis pas ambitieuse, je ne demande pas grand-chose.....Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage...Ah! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible..... 28

27 Ibid., p. 47.

28 Ibid., p. 49.

(Elle y pense souvent à cet idéal, en particulier quand elle se trouve réduite à la misère.)

Elle se souvenait de son idéal, anciennement: travailler tranquille, manger toujours du pain, avoir un trou un peu propre pour dormir, bien élever ses enfants, ne pas être battue, mourir dans son lit. Non, vrai, c'était comique, comme tout ça se réalisait! Elle ne travaillait plus, elle ne mangeait plus, elle dormait sur l'ordure, sa fille courait le guilledou, son mari lui flanquait des tatouilles; il ne lui restait qu'à crever sur le pavé, et ce serait tout de suite, si elle trouvait le courage de se flanquer par la fenêtre, en rentrant chez elle. 29

Cet idéal cependant, elle a été bien près de le réaliser. A force de travail, elle finit par avoir des économies, mange à sa faim, peut mettre ses enfants à l'école et surtout peut s'installer, dans un appartement d'abord avec ses meubles à elle, puis dans une boutique à elle, qui d'abord marche bien. Mais il y eut événement imprévu dont les conséquences vont retourner complètement la situation et faire glisser Gervaise peu à peu sur la pente de la misère: l'accident de son mari Coupeau. Cependant pendant plusieurs années, elle lutte pour se maintenir et vivre honnêtement:

Certes, elle se croyait bien solide, elle voulait vivre en honnête femme, parce que l'honnêteté est la moitié du bonheur. 30

Mais devant l'attitude de Coupeau, elle finit par ne plus avoir envie de lutter; elle se rend compte qu'elle

29 Ibid., p. 474.

30 Ibid., p. 213.

ne pourra jamais gagner assez d'argent pour nourrir à elle seule la famille et payer le loyer de la boutique. Alors elle se laisse aller, elle fait moins bien son travail, ses clientes l'abandonnent. Son ambition avait été d'avoir cette boutique; maintenant qu'elle ne peut plus la garder, tout l'intérêt de sa vie a disparu et elle va suivre peu à peu l'exemple de son mari. Car son grand défaut c'est le manque de volonté. Elle le reconnaît elle-même lorsque ayant faim et cherchant son mari elle le trouve à l'Assommoir; c'est à ce moment-là qu'elle se met à boire.

Pendant qu'elle sirotait son anisette, elle eut tout d'un coup un souvenir, elle se rappela la prune qu'elle avait mangée avec Coupeau, jadis, près de la porte, lorsqu'il lui faisait la cour. En ce temps-là, elle laissait la sauce des fruits à l'eau-de-vie. Et, maintenant, voici qu'elle se remettait aux liqueurs. Oh! elle se connaissait, elle n'avait pas pour deux liards de volonté. On n'aurait eu qu'à lui donner une chiquenaude sur les reins pour l'envoyer faire une culbute dans la boisson. Même ça lui semblait très bon, l'anisette, peut-être un peu trop doux, un peu écoeurant.....L'anisette lui barbouillait le coeur. Elle aurait plutôt pris quelque chose de raide pour se guérir l'estomac. Et elle jetait des regards obliques sur la machine à souler, derrière elle. Cette sacrée marmite, ronde comme un ventre de chaudronnière grasse, avec son nez qui s'allongeait et se tortillait, lui soufflait un frisson dans les épaules, une peur mêlée d'un désir. Oui, on aurait dit la fressure de métal d'une grande gueuse, de quelque sorcière qui lâchait goutte à goutte le feu de ses entrailles. Une jolie source de poison, une opération qu'on aurait dû enterrer dans une cave, tant elle était affrontée et abominable! Mais ça n'empêchait pas, elle aurait voulu mettre son nez là-dedans, renifler l'odeur, goûter à la cochonnerie, quand même sa langue brûlée aurait dû en peler du coup comme une orange. 31

³¹ Ibid., pp. 390-391.

A ce moment-là, nous sommes à la fin du chapitre X du roman qui en contient XIII. Jusque-là elle a tenu bon et si elle se met à boire, c'est pour tromper sa faim. Mais dès qu'elle s'est mise à boire elle y prend goût immédiatement et ne pourra plus s'en passer. C'est peut-être là un effet de son hérédité alcoolique, du moins on peut le supposer puisque ce vaste roman de Zola, les Rougon-Macquart, veut nous montrer comment les caractères des parents se transmettent à leurs enfants et que l'hérédité y joue le rôle principal avec le milieu.

COUPEAU

C'est au début du roman un homme de 26 ans aux cheveux frisés, aux yeux marrons, l'air gai. C'est un bon ouvrier zingueur, régulier dans son travail et c'est un honnête homme. Lorsqu'il tombe amoureux de Gervaise, il lui propose immédiatement le mariage, acceptant les deux enfants qu'elle a eus de Lantier. Il tient même à ce que ce mariage se fasse selon les règles: il y a le mariage civil à la mairie, le mariage religieux à l'église et une réception qu'il offre à cette occasion bien qu'il ne soit pas riche et que Gervaise préfère lui éviter cette dépense. Il ne boit pas; lorsqu'il discute de ce futur mariage avec Gervaise à l'Assommoir, il prend une prune à l'eau-de-vie mais ne mange que la prune et laisse l'eau-de-vie dans le verre. C'est après son accident, durant sa longue convalescence que son caractère va changer. En effet, il a l'impression d'une injustice à son égard et il accuse, le

sort; c'est le seul moment où un problème métaphysique se pose en lui.

Il revenait toujours à des accusations violentes contre le sort. Ça n'était pas juste, son accident; ça n'aurait pas dû lui arriver, à lui un bon ouvrier, pas fainéant, pas soûlard. A d'autres peut-être, il aurait compris.

-Le papa Coupeau, disait-il, s'est cassé le cou, un jour de ribote. Je ne puis pas dire que c'était mérité mais enfin la chose s'expliquait.....Moi, à jeun, tranquille comme Baptiste, sans une goutte de liquide dans le corps, et voilà que je dégringole en voulant me tourner pour faire une risette à Nana!.....Vous ne trouvez pas ça trop fort? S'il y a un bon Dieu, il arrange drôlement les choses. Jamais je n'avalerais ça.³²

Nous apprenons à cette occasion que son père était alcoolique, ce qui nous est confirmé à la fin du livre lorsque Gervaise répond aux questions du médecin de Sainte-Anne à son sujet; elle ajoute aussi que la mère de Coupeau buvait également et qu'il avait eu " un frère, mort très jeune dans des convulsions " ³³

Il fait donc durer sa convalescence, perd le goût du travail et commence à accompagner ses camarades chez un marchand de vin; mais il n'y boit pas d'eau-de-vie.

Tout de même, on n'était pas mal chez le marchand de vin; on rigolait, on restait là cinq minutes. Ça ne déshonorait personne. Les poseurs sauls affectaient de crever de soif à la porte. Autrefois, on avait bien raison de le blaguer, attendu qu'un verre de vin n'a jamais tué un homme. Mais il se tapait la poitrine en se faisant un honneur de ne boire que du vin; toujours du vin, jamais de l'eau-de-vie; le vin prolongeait l'existence, n'indisposait pas, ne soûlait pas. ³⁴

³² Ibid., pp. 138-139.

³³ Ibid., p. 483.

³⁴ Ibid., p. 141.

Mais cela ne dure pas et, quelques années plus tard, Gervaise aperçoit son mari en train de boire de l'alcool à l'Assommoir.

C'était bien Coupeau qui se jetait son petit verre de schnick dans le gosier, d'un geste familier déjà. Il mentait donc, il en était donc à l'eau-de-vie, maintenant? Elle rentra désespérée; toute son épouvante de l'eau-de-vie la reprenait. Le vin, elle le pardonnait, parce que le vin nourrit l'ouvrier; les alcools, au contraire, étaient des saletés, des poisons qui ôtaient à l'ouvrier le goût du pain. 35

Et le soir même lorsqu'il rentra à la maison, Gervaise comprit que son ivresse n'était pas celle du vin.

Il avait une ivresse blanche, les dents serrées, le nez pincé. Et Gervaise reconnut tout de suite le vitriol de l'Assommoir; dans le sang empoisonné qui lui blémissait la peau. 36

A partir de ce moment-là, Coupeau est sur la pente qui va le conduire à l'hôpital Sainte-Anne; il sera ivre presque en permanence, ne cherchant même plus à savoir ce qu'il fait; " la boisson lui ôtait toute conscience du bien et du mal. " 37

LANTIER

Il a le même âge que Coupeau, mais est petit, très brun, d'une jolie figure, avec des minces moustaches; il parle avec un accent provençal très prononcé. Il est venu à Paris avec Gervaise après la mort de sa mère dont il a

35 Ibid., p. 216.

36 Ibid., p. 218.

37 Ibid., p. 441.

eu un petit héritage; il avait déclaré qu'il voulait travailler comme chapelier. Mais, en fait, durant tout son séjour à Paris, il n'a pas travaillé, mais a toujours prétendu qu'il était sur le point de trouver du travail. En réalité, il a toujours vécu sans rien faire, en profitant du travail des femmes avec qui il se trouve; de Gervaise d'abord, puis d'Adèle la soeur de Virginie, puis de Gervaise à nouveau lorsqu'il s'installe dans la boutique d'accord avec Coupeau, puis de Virginie qui reprend la boutique, et, à la fin du livre, il se prépare à installer dans la boutique une triperie pour la fille d'un restaurant.

Gervaise dès le début l'a fort bien jugé:

Lantier est un ambitieux, un dépensier, un homme qui ne songe qu'à son amusement. Il ne vaut pas grand-chose, enfin..... 38

A ce moment-là, au début du roman, Gervaise le déteste, il vient de la quitter, lui laissant ses deux enfants. Ensuite après son mariage avec Coupeau elle pense parfois à lui, mais c'est avec la crainte de la rencontrer, puis lorsque Coupeau est devenu complètement alcoolique, elle redevient la maîtresse de Lantier et s'estime tout à fait excusable.

Quand une femme avait pour homme un soûlard, un saligaud qui vivait dans la pourriture, cette femme était bien excusable de chercher de la propreté ailleurs. Elle

38 ibid., p. 12.

allait plus loin, elle laissait entendre que Lantier était son mari autant que Coupeau, peut être même davantage. Est-ce qu'elle ne l'avait pas connu à quatorze ans ? est-ce qu'elle n'avait pas deux enfants de lui ? Eh bien ! dans ces conditions, tout se pardonnait, personne ne pouvait lui jeter la pierre. Elle se disait dans la loi de la nature. 39

On peut dire que Gervaise et Coupeau ne sont pas par nature antipathiques; s'ils en arrivent à leur triste fin, c'est à la suite d'une sorte de fatalité, l'accident de Coupeau, et de leur hérédité. Par contre, Lantier est par nature antipathique. Il ne fait rien, profite du travail des autres, encourage même Coupeau à boire et abandonne tout le monde lorsqu'il sent qu'il n'y a plus rien à gagner là où il est; tout cela ne l'empêche pas de faire la morale. Il est donc étonnant que Zola lui ait prêté des idées politiques qui pourraient être les siennes. Lantier est le seul qui exprime un peu longuement ses idées politiques. Il est contre l'Empire. Zola nous le présente ainsi dès le début du livre.

Il s'occupe beaucoup de politique; l'autre jour, quand on a voté pour Eugène Sue, un bon, paraît-il, il était comme un fou. Peut-être bien qu'il a passé la nuit avec des amis à dire du mal de cette crapule de Bonaparte. 40

Plus tard, lorsque Virginie aura épousé Poisson, l'agent de police qui, lui, naturellement est pour l'Empereur, il s'amuse à le plaisanter à ce sujet; il l'appelle

39 Ibid., p. 313.

40 Ibid., p. 12.

Badingue, surnom que l'on donnait à Napoléon par dérision. Et lorsque Poisson défend trop bien l'Empereur, Lantier se met en colère.

Alors, Lantier s'emporta. Il criait en donnant des coups de poing sur ses journaux:

-Je veux la suppression du militarisme, la fraternité des peuples.....Je veux l'abolition des privilèges, des titres et des monopoles.....Je veux l'égalité des salaires, la répartition des bénéfices, la glorification du prolétariat.....Toutes les libertés, entendez-vous! toutes !.... Et le divorce ! 41

Parmi les ouvriers, il y en a un seul qui s'occupe de politique et qui soit républicain: c'est Goujet; mais il a peu d'occasion d'en parler. On comprend que cet ouvrier honnête et travailleur représente les idées de Zola; mais on comprend mal qu'il les ait fait partager par un personnage aussi peu sympathique que Lantier.

⁴¹ Ibid., p. 277.